

RAYMOND GIORDANO

2302

LIVRE I



Raymond Giordano

2302

LIVRE I

© Raymond Giordano, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-4174-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I : BROUILLARD

ROMAIN

Je venais de m'assoupir quand le chef de cabine annonce par les haut-parleurs que l'avion fait face à un important épisode orageux et que nous devons impérativement rester assis et garder nos ceintures bouclées. Soudain l'avion est frappé par un éclair. Tous les appareils électroniques et l'ensemble des rangées de lampe s'éteignent quelques secondes. Autour de moi, les gens se recroquevillent sur leurs sièges et certains poussent des cris entraînant dans leur sillage des pleurs d'enfants. Le commandant de bord tente de nous rassurer en nous informant que d'ici quelques minutes nous serons sortis de la masse nuageuse. Adriana a agrippé mon bras et celui de Nicolas, et serre si fortement que sous l'effet de la pression, je me retourne vers elle. Elle est blême et je ne reconnais pas la collègue fière et mordante qui nous accompagne en Équateur avec Nicolas pour notre voyage d'étude sur le climat. Au fur et à mesure que l'avion continue son ascension les éclairs sont de plus en plus impressionnants et la grêle qui maintenant frappe la carlingue rend l'atmosphère électrique. La panique est à son comble lorsque l'appareil décroche suite à un trou d'air. Les casiers se sont ouverts et les bagages qui s'en sont échappés sont maintenant éparpillés dans l'allée centrale. Les passagers qui se sont levés pour les récupérer ont été rapidement rappelés à l'ordre par le chef de cabine qui les a invités à se rasseoir et à ne plus bouger tant qu'ils n'auront pas quitté la zone de turbulence.

Lorsque enfin l'avion a atteint sa vitesse de croisière et qu'il vole au-dessus des nuages, hôtesses et stewards s'affairent à ranger les bagages et à venir en aide aux passagers qui n'ont pas eu le temps d'atteindre les sacs vomitifs. Adriana a repris des couleurs tout comme mon bras sur lequel les traces de ses doigts sont encore présentes.

— Dis donc, Adriana, tu as une sacrée force dans les mains

— Oui je sais, excusez-moi, nous dit-elle en s’esclaffant.

La connaissant pour sa façon d’envoyer dans les cordes les hommes qui se permettent des allusions sexistes, je ne peux m’empêcher de lui déclarer que les femmes auront toujours besoin de la protection des hommes. Nicolas en souriant surenchérit.

— Sache que mon bras est toujours à ta disposition si de nouveau tu as peur.

— Ça suffit rétorque-t-elle d’un air agacé et c’est à notre tour de nous esclaffer.

N’ayant plus sommeil et ayant encore deux heures devant moi avant le service du plateau-repas, j’ouvre mon ordinateur et je relis mes analyses sur l’ensemble des problèmes liés au changement climatique en cours que je dois étudier avec mon équipe et mes homologues équatoriens. L’IRD (Institut de Recherche pour le Développement) où j’ai un poste de directeur de recherche en sciences des systèmes écologiques a organisé sous ma houlette une mission de trois semaines en Équateur avec l’université l’ESPOL de Guayaquil et je suis impatient de m’y rendre. Pour me seconder dans cette tâche j’ai choisi Adriana spécialisée en Sciences physiques et chimiques de l’environnement et Nicolas recruté au poste des Sciences biologiques et médicales qui me complètent parfaitement dans mes recherches. J’ai encore la tête penchée sur mes notes lorsque Adriana me tape sur l’épaule et me donne à lire le menu. Le déjeuner pris et les plateaux débarrassés, je ferme les yeux mais décidément le sort en veut autrement.

Le groupe de randonneurs basque que nous avons croisé dans la file d’attente à l’aéroport d’Amsterdam pour le vol de Quito a pour mon malheur pris place derrière nous et ils ont dû bien arroser le repas. Ils parlent fort en s’interpellant entre les rangées. Excédé, je me retourne et leur demande aimablement de baisser le ton. Cette requête n’ayant pas l’effet escompté, je me résous à faire appel à un steward pour rétablir un semblant de calme et de quiétude. À 15 h 45 le commandant de bord annonce la descente sur l’aéroport de Quito. Lorsque l’avion stoppe sur son aire de repos, c’est subitement un branle-bas de combat. Dans un brouhaha

indescriptible les gens rangent leurs affaires et se lèvent en se bousculant pour se rendre aux portes de sorties sans se soucier des consignes données par le personnel de bord. Rapidement nous récupérons nos bagages et nous nous dirigeons vers la sortie. Nicolas aperçoit alors un homme tenant à la main un panneau sur lequel on peut lire IRD. Tous les trois nous avançons vers lui.

— Bonjour, nous dit-il, je suis chargé de vous conduire à votre hôtel.

Nous le saluons, lui emboîtons le pas et montons dans un minibus. Arrivés devant notre hôtel « Le Best Western Plus », un groupe sort d'un car.

— Tu as vu Romain, il y a tes copains, s'esclaffe Nicolas !

— Oui, j'ai vu, j'espère que nous n'allons pas les retrouver tout au long de notre parcours.

Les fiches de l'hôtel remplies, harassé, chacun de nous prend enfin possession de sa chambre. Je me débarrasse rapidement de mes vêtements et me précipite sous la douche. Après avoir profité des bienfaits de l'eau, une irrésistible envie de m'allonger sur le lit me saisit. Je ferme les yeux et me laisse sombrer dans le sommeil. Cette fois-ci c'est la sonnerie stridente du téléphone qui me réveille, je tends le bras et m'empare de l'appareil.

— Salut c'est Diego.

Dans les brumes je me souviens que c'est mon homologue équatorien.

— Romain, tu m'entends ?

— Oui, oui, excuse-moi je m'étais assoupi.

— OK, prends ton temps, je t'attends avec ton équipe à l'accueil.

J'avertis les autres qui me rejoignent quelques minutes plus tard dans le couloir pour prendre l'ascenseur. Arrivé dans le hall, je reconnais immédiatement Diégo Luz de Sero avec qui j'ai déjà longuement communiqué par Skype. L'homme arbore fièrement un catogan pour retenir sa noire chevelure bouclée.

— Salut dit Romain, je te présente Adriana Albertini et Nicolas Jermin mes collaborateurs.

— Enchanté, voici Andréa Mayumi avec qui je travaille en binôme.

Après avoir fait connaissance, Diégo et Andréa, nous proposent d'aller à pied boire un verre dans un bar branché de la ville le « Bandido Brewing » spécialiste en bière où nous pourrions manger des tacos. L'établissement se situe dans une rue en pente. Sa façade est étonnante par la représentation peinte de la vieille ville. Dès l'entrée il annonce la couleur avec un empilement de pintes de bières blondes et brunes, le bar est surmonté d'une mezzanine qui expose des grands tonneaux en bois cerclés de fer. La carte du restaurant propose une quantité impressionnante de plats. En se dirigeant pour prendre place à une grande table nous découvrons sur notre droite une pièce qui fait office de chapelle avec des bancs d'église en bois brun et au fond un autel surmonté d'une majestueuse croix en or.

— Il est étonnant cet endroit s'exclame Adriana !

— Oui, vraiment étonnant, c'est pourquoi nous voulions vous le faire connaître.

— La carte aussi est étonnante, fait Nicolas, moi tout ce que je viens de lire me donne l'eau à la bouche !

L'atmosphère est chaleureuse, dans un coin de la grande salle deux guitaristes jouent une musique entraînante. Nous profitons du repas pour nous présenter plus intimement, pour parler de nos hobbies et des sports que nous pratiquons.

— Andréa et moi, dit Diégo, nous jouons au football dans une équipe amateur et sommes fans de notre équipe nationale.

Diégo se tourne vers moi.

— Et toi ?

— Moi, c'est natation et course à pied.

— Et moi dit Nicolas c'est tennis et squash.

- Et toi Adriana, fait Andréa ?
- Je pratique le sport le plus féminin qui soit.
- La gymnastique dit Diégo en souriant.
- Oui, entre autres, mais surtout la boxe française.
- Devant son air ébahi, Adriana éclate de rire.
- Bravo dit Andréa, cela mérite une autre tournée.

Il est déjà tard lorsque nous décidons, un peu sous l'emprise de l'alcool, de lever le camp afin de rejoindre l'hôtel où Diégo et Andréa sont aussi descendus.

RANDONNEURS

Après avoir récupérés dans les soutes du car leurs bagages le groupe de randonneurs qui se compose de quinze adultes se dirige vers le desk de l'hôtel et récupère ses clés. À eux tous ils occupent le quatrième étage. Le pivot central du groupe est Mathieu, Marion et leurs deux enfants étudiants Sabrina et Bastien. Au fil du temps ils ont entraîné avec eux Caroline et Rémy cousin de Marion ainsi que les sœurs jumelles Isabelle et Sophie amies de Sabrina. C'est au cours d'une soirée d'étape bien arrosée et pleine de rires que deux couples, Leïla et Julien, et, Charlotte et François, se sont liés d'amitié et se sont joints à eux les week-ends suivants dans leurs marches entre le pays basque français et le pays basque espagnol. Le groupe a fini de se forger avec l'arrivée de Stéphane et Christelle et de leur fils Théo copain de Bastien.

L'Équateur est le troisième voyage qu'ils réalisent ensemble, toujours par Terres d'Aventures. C'est un circuit complet de vingt jours avec quatre régions à découvrir et à parcourir. Le choix et l'organisation ont été effectués, après accord de tous les participants, par la dynamique Marion, quarante-trois ans qui veille sur le groupe comme sur les enfants qu'elle a en charge par son métier de professeur des écoles. Pour leur première soirée elle a réservé près de l'hôtel une table au restaurant « Las Corvinas de Don Jimmy », lieu typique, idéal pour manger local et pas cher, le tout dans une ambiance colorée de marché équatorien. Une façon de se préparer à la visite du centre colonial de Quito qui doit avoir lieu le lendemain. À vingt heures, ils s'y retrouvent tous attablés autour d'un cocktail offert par le patron.

- Je le sens bien ce séjour dit Julien, on attaque fort.
- Santé à tous, dit Rémy, remercions Marion pour son organisation.
- Merci, répondent-ils tous en chœur.

Avec sa bonne humeur légendaire, Rémy, au cours du repas, fait rire l'assemblée en racontant quelques bonnes histoires. C'est un groupe joyeux

qui libère relativement tôt la table du restaurant.

Le lendemain, après un copieux petit-déjeuner, ils quittent l'hôtel pour visiter Quito édifié sur les flancs d'un volcan. Émerveillés, ils découvrent une cité qui a conservé un des plus beaux centres historiques de l'Amérique espagnole. Après cette balade ils rejoignent leur car et prennent la route pour Otavalo. Des chambres leur ont été réservées pour la nuit dans une auberge d'une des communautés indiennes de la région. Le groupe passe la journée du quatorze septembre à Otavalo où ils visitent son fameux marché réputé pour sa diversité d'artisanats fabriqués par les Indiens les plus traditionnels de l'Équateur.

Dans la soirée, de retour à l'auberge, ils se retrouvent tous au bar autour d'un verre à échanger leurs impressions sur ces dernières quarante-huit heures. Ils sont unanimes sur l'intérêt des marchés mais Sophie exprime sa déception de ne pas avoir pu faire plus d'excursions autour d'Otavalo.

— Tu as raison dit sa sœur.

— Je suis d'accord avec vous renchérit Marion mais il aurait fallu rester une journée de plus et ce n'était pas possible car demain nous retournons à Quito pour nous envoler vers les îles Galápagos.

— Moi, dit Stéphane, je suis content de ma journée mais en revanche le lit est trop mou et j'appréhende la nuit à venir.

— Stéphane, je ne veux pas dire, fait Julien, mais tu as toujours des critiques à faire sur les hôtels, je crois que tu es un peu râleur.

— Je suis peut-être râleur, mais toi tu es un emmerdeur à trouver toujours des défauts chez les autres, rappelles, toi, que charité bien ordonnée commence par soi-même.

— Ne commencez pas les garçons, intervient Leïla, nous ne sommes qu'au début du voyage et déjà vous nous cassez les pieds.

— Il n'y en a pas un pour rattraper l'autre, dit Christelle en soupirant.